

Rencontre avec FF. Guillaume Jauffret et Augustin André, o.s.b.
« C'est d'abord Dieu qui donne et puis c'est nous, ensuite, qui répondons ! »

Les frères Guillaume Jauffret et Augustin André, o.s.b., vont faire profession solennelle dans l'ordre de Saint-Benoît à l'Abbaye Saint-Benoît d'En-Calcat, le 17 décembre prochain à 10h. Le Service des Vocations les a rencontrés.

SdV : Qui êtes-vous ?

F. Augustin : Je m'appelle frère Augustin. Je suis au monastère depuis 5 ans. Je suis entré après des études scientifiques. Autant, disons, du point de vue du chemin de foi, du chemin intérieur, l'entrée a été, je peux presque dire, une conséquence logique, que ça allait de soi, alors que ça n'a pas été le cas du tout du point de vue des études et de mon parcours professionnel, si on peut dire. Là, pour le coup, ça a été vraiment une rupture très forte. Au lycée, j'ai choisi la voie « S » (scientifique) comme on disait à ce moment-là, parce que je ne savais pas du tout quoi faire de ma vie. J'aimais bien les maths et la physique donc je me suis laissé porter par l'opinion commune qui nous fait croire qu'il vaut mieux faire ça pour ne pas fermer de portes et pour se permettre de retarder son choix, mais en fait ce qui m'intéressait vraiment c'étaient les lettres, l'histoire, le latin, le grec, la musique aussi, des heures au piano... Au lycée où j'étais, c'était possible de faire tout ça à la fois avec la voie « S » donc, jusqu'au bac, tout s'est passé dans un équilibre parfait, si j'ose dire. Tout a commencé à se gâter sévèrement après, où je ne savais toujours pas quoi faire de ma vie. Je pense que j'avais très peur d'oser me poser la question en fait, parce que je n'avais strictement aucune idée de la réponse et je sentais bien qu'il y avait quelque chose, on peut presque dire de vertigineux, et donc j'ai persisté dans la voie scientifique. J'ai persisté pas mal quand même : j'ai fait deux ans de prépa, trois ans d'école, un an de master, trois ans et demi de thèse après... Le malaise a été de plus en plus grand en fait parce que je sentais bien que ce n'était vraiment pas ma voie, que je n'étais pas fait pour ça, je l'ai senti très vite. J'essayais de me bercer de l'illusion que je finirai par aboutir à une petite vie professionnelle tranquille qui me permette de vivre à côté des choses qui comptaient vraiment pour moi, jusqu'à ce que ça devienne impossible. C'est devenu vraiment intenable d'être à ce point scindé en fait, je me sentais vraiment fracturé. J'ai compris qu'il fallait que je fasse complètement autre chose. Et le moment est venu où j'ai accepté ça, où je me suis dit : « Bon, maintenant je suis prêt à faire face à cette question de ce que je veux faire de ma vie ». Ça aurait pu être un désarroi encore plus grand, et en fait pas du tout. Ça m'a donné de la paix de sentir que, enfin, j'allais sortir du mensonge, que j'allais oser voir en face mes aspirations profondes. C'est en fait ce moment-là que le Seigneur a choisi pour venir me chercher. J'ai compris après que l'appel – puisque c'est comme ça qu'il faut le nommer – remontait loin, Dieu m'appelait depuis longtemps, mais disons que c'est à ce moment-là que je pouvais l'entendre. Je n'ai eu strictement aucun mal à tout laisser de ce qui faisait ma vie jusque-là pour rentrer ici.

F. Guillaume : Frère Guillaume, au monastère depuis un peu plus de 5 ans. Je viens d'une famille catholique plus ou moins pratiquante. J'ai suivi le cursus normal, tout le parcours, les sacrements et autres... J'ai fait des études scientifiques également, des études assez poussées. J'ai commencé à travailler, puis j'ai eu une opportunité de reprendre mes études en Écosse, et donc j'y suis allé. J'ai refait des études là-bas, j'ai continué dans l'université à y travailler. Et en fait, c'est en Écosse où, pour la première fois, j'ai commencé à réfléchir à la vocation monastique. Je ne l'avais jamais imaginée avant. Et le déclic est venu en regardant le DVD : « *Des hommes et des dieux* », tout simplement. Ça m'a frappé comme étant une possibilité que je n'avais jamais envisagée jusqu'à présent. Il m'a fallu un peu de temps pour passer de la première impression à la réalité, donc j'ai pu discuter avec un moine bénédictin là-bas. C'est lui qui m'a parlé d'En-Calcat pour la première fois, je ne connaissais absolument pas cette abbaye, je n'avais d'ailleurs aucune idée de la vie monastique, autre que les a

priori qu'on peut avoir, et les images. À la fin de mon contrat en Écosse, je suis revenu en France, et peu de temps après, j'ai pris mon premier contact avec l'abbaye ici, je suis venu, j'ai fait le stage, ça m'a plu et puis j'ai sauté le pas, en fait. Je me suis engagé, et je suis rentré en 2017.

SdV : Comment est née votre vocation ?

F. Guillaume : La question de la vocation monastique, pour moi, était un peu un mystère, parce que comme je disais, je n'y avais jamais pensé. Peut-être, comme beaucoup de petits garçons catholiques dans une famille catholique, j'avais pensé éventuellement être prêtre, je jouais au prêtre quand j'étais petit, un peu, mais sans plus. Ça m'est venu brutalement, pas comme une évidence, mais comme une possibilité de me dire : « C'est une vie, ça, c'est une vie que je pourrais vivre presque. » Alors, j'ai lu la Règle de saint Benoît, ça m'a bien plu. C'est en parlant avec des gens que j'ai pu plus ou moins creuser, et surtout, au bout d'un moment, je pensais qu'il y avait un âge limite au départ. Donc, je m'inquiétais parce que je voyais que le temps passait et qu'il fallait que je prenne une décision, parce que si je devais faire le tour de toutes les communautés monastiques de France, j'en aurais pour une vie entière. Et en fait, je me suis rappelé que ce moine bénédictin m'avait parlé de l'abbaye d'En-Calcat, et je me suis dit : « Si tu dois commencer par quelque part, commence par là ». C'est pour ça que je suis venu à En-Calcat, pour essayer en tant qu'hôte. Le contact est bien passé, ça m'a plu, le contact avec le père Maître [des novices] aussi, je suis venu en stage, et après, ça m'a semblé presque naturel de continuer pour voir, en fait. C'était encore une question, même en ayant commencé. Je me suis demandé : « Est-ce que c'est ma vocation, est-ce que c'est mon appel ? » Et c'est au fil des années qu'on a des retours intérieurs ou des retours de la communauté qui disent : « Nous pensons que, oui, il n'y a rien qui nous fait dire que tu n'es pas à ta place. »

F. Augustin : Bon, moi je viens d'une famille ni croyante ni pratiquante. De tradition catholique, oui, j'ai été baptisé enfant, mais pas beaucoup plus que ça. Un peu de catéchisme, mais très peu en fait. Mais je pense que je peux dire que dès l'enfance, en fait, j'avais une foi, je ne sais pas si je peux dire très forte, mais en tout cas très ancrée. Alors, il n'y avait pas grand-chose dedans, disons, elle était très très simple, forcément, vu que je n'ai quasiment pas eu d'enseignement. J'allais à la messe, en gros, trois-quatre fois par an, quand on était chez mes grands-parents, qui eux étaient des croyants pratiquants. Et ça, c'était pour moi des moments très forts, oui. C'était pour moi très important d'y aller avec eux à chaque fois, alors que j'avais le choix, personne ne m'imposait d'y aller. Ce que je peux dire aussi qui, je pense, a été important, c'est que j'ai un petit frère qui est mort bébé, quand moi j'avais trois ans, et je m'en souviens un peu. Je pense que ça a été très important pour moi, pour l'idée que je me faisais de Dieu, c'est-à-dire que, pour moi, Dieu c'était celui qui permettait que mon frère était au ciel, quelque part, et qu'il était vivant, si je puis dire, et que, un jour, on se retrouverait. Je pense que pour moi, Dieu, c'était celui qui rendait ça possible. Et je pense que ça a été important dans le fait que cette foi que j'avais, qui n'avait pas grand-chose, a pu toujours se maintenir pendant toute l'enfance, l'adolescence, même si elle a évolué après. En tout cas, j'étais complètement seul, parce que je n'en parlais à personne, et personne ne me demandait rien. Donc, jusqu'à ce que je quitte la maison des parents, jusqu'à 18-20 ans, je suis resté comme ça, tout seul, et en me disant : « Le jour où ça sera possible, sous-entendu le jour où je quitterai la famille, je pourrai aller à la messe, je pourrai approfondir la foi... » À l'âge où, en fait, beaucoup de jeunes chrétiens, je pense, prennent un peu le large de l'Église qu'ils ont côtoyée pendant leur enfance, moi, c'est exactement l'inverse. Pendant l'enfance, je n'ai pas eu grand-chose, mais j'avais vraiment une soif très forte. Et puis, c'est à l'âge adulte que je me suis dit : « Bon, maintenant je peux y aller ! » Et à ce moment-là, les choses sont allées très vite, c'est-à-dire que j'ai rencontré des personnes qui ont su me faire avancer, me faire lire la Bible, puis la musique aussi – j'ai appris l'orgue et accompagnais la messe... En fait, je pense assez souvent, à propos de ça, à l'image du vent de l'Esprit Saint qui frapperait contre la porte qui était fermée jusque-là. Le vent passe par en-dessous, par la serrure, et je sens qu'il y a quelque chose,

jusqu'au jour où j'ai enfin ouvert un peu, et là, le vent de l'Esprit est venu à fond ! Et tout est allé très vite, et j'ai senti que ma vie était complètement changée. Je me souviens très bien du lieu, du jour, de l'heure même où j'ai eu l'intuition – je ne sais pas comment je peux dire différemment – que je ne pouvais pas faire autrement que de tout donner. Tout prenait sens, c'était limpide, et ça me donnait une joie que je n'avais jamais connue jusque-là. Et toutes mes inquiétudes sur mon hypothétique avenir professionnel, sur tout ça, tout est parti, parce que j'avais enfin vu où était le sens que je voulais donner à ma vie. Ça a été un moment très fort de cœur à cœur, comme on dit – mais je trouve on dit un peu trop facilement l'expression de « cœur à cœur » ; après une expérience comme ça, je me dis qu'il ne faut pas abuser des mots, parce que c'est quelque chose de tellement fort, qui nous prend tout entier, que ce n'est pas très souvent, et ce n'est pas sur commande. C'est en tout cas une expérience pour moi qui a été vraiment fondatrice.

SdV : En quoi la Règle de saint Benoît est encore d'actualité, pour le monde d'aujourd'hui ?

F. Guillaume : L'actualité du message de la règle de saint Benoît, ce sont quelques qualités que j'y trouve : l'équilibre, la souplesse, l'humilité. Dans la règle de saint Benoît, souvent, il y a un principe, mais on va laisser une ouverture. Pour notre société, on peut voir un intérêt peut-être dans le sens de la gouvernance : il y a la figure de l'Abbé, par exemple, qui est importante : il a de grands pouvoirs, mais il a aussi une très grande responsabilité – saint Benoît insiste beaucoup là-dessus. Ce qui m'avait aussi frappé, en termes d'humilité, c'est par exemple quand saint Benoît dit à la fin de sa règle : « Tout n'est pas dedans, vous pouvez trouver d'autres références ailleurs » ; ou quand il dit : « Moi, voilà ce que je vous propose pour les Psaumes, après si quelqu'un pense qu'il sait mieux faire, eh bien, qu'il fasse ! ». Voilà, ce sont des petites choses comme ça qui m'avaient semblé intéressantes, même pour notre vie actuelle, et pas seulement pour les moines, mais aussi, je pense, pour la vie communautaire en général.

F. Augustin : Au sujet de la Règle, moi, ce qui me vient spontanément, c'est à propos du temps, d'une certaine manière de recevoir le temps, qui peut être actuelle – je ne sais pas si on peut dire ça – mais, en tout cas, qui me semble forte et qui peut être signifiante pour notre temps, justement. Alors, il peut s'agir du temps de la journée, d'avoir une journée qui soit bien réglée, mais saint Benoît n'impose pas des journées qui soient remplies comme ça. Il pose un cadre, et après, on est libre de l'habiter d'une manière infinie, de garder la liberté intérieure d'aller à l'Office, quand la cloche sonne, même si on était en train de faire quelque chose d'intéressant, et qu'on se dit qu'on n'a pas grand-chose à faire pour terminer. Le temps est venu d'aller prier avec les frères, il s'agit d'être libre de laisser. Voilà, donc, à l'échelle du jour et j'allais dire aussi à l'échelle de la vie. La conscience est forte, chez saint Benoît, que les choses vraies, les choses importantes prennent du temps. Et ça, c'est effectivement quelque chose que nos contemporains, et même nous, on a du mal à recevoir, à comprendre. On voudrait que tout aille vite, on pense que quand on a compris les choses intellectuellement, c'est bon, alors que non, il faut le temps du corps, j'ai envie de dire, le temps de la vie. La Règle me semble être une école merveilleuse pour ça.

Propos recueillis par l'abbé Gaël Raucoules